

MORNE PICHEVIN
Raphaël CONFIANT
Ecrit en 1979
Paru en créole en 1985
Traduction en français par l'auteur en 1979
Première impression en français en 2002...

« En bref, tout ce qui est graphiquement noté, n'est pas d'emblée écriture, et tout ce qui est écrit n'est pas forcément de la littérature ».
Pr Jean BERNABÉ¹

Bitako-a, une œuvre écrite directement en créole par Raphaël Confiant en 1979/1981, a été éditée par les Editions du GEREC en 1985. Dans la même année, elle fut traduite en français par Jean-Pierre Arsaye sous le titre « Chimères d'En-Ville ² ». L'auto-traduction³ de Raphaël Confiant est parue pour la première fois en 2002, sous le titre « Morne Pichevin⁴ ». Caraïbeditions⁵ vient d'éditer, à nouveau, en octobre 2018, la version française de l'auteur.

Cette réédition de l'auto-traduction française de cette œuvre « *qui occupe une place spéciale dans l'œuvre de Confiant* ⁶ », est l'occasion pour nous, de revenir sur une partie de l'œuvre afarélienne, d'essayer de comprendre sur quel substrat idéologique il a décidé d'écrire cette œuvre majeure directement dans notre langue historique et dans quel contexte. Et surtout les raisons qui l'ont poussé à la traduire, avec d'autres de ses ouvrages, dans la langue française, tout en sachant qu'il n'a pas arrêté d'écrire d'autres œuvres directement dans cette dernière. Pour s'engager dans une telle voie littéraire, il savait déjà quels obstacles se dressaient devant lui, et qu'il savait déjà pouvoir franchir, dès l'écriture de la première ligne.

J'avance, mais sans certitude, que dans l'un ou l'autre cas, créole/français ou français/créole, nous sommes toujours dans le domaine de la traduction, dans le cas de la version. Pour l'universitaire et le marqueur de pawol, écrire directement en créole, est-ce peut-être traduire une construction préétablie en français dans son imaginaire.

ECRIRE EN CREOLE.

Raphaël Confiant écrit son roman directement dans notre langue historique, «...*dans l'idiome rempli de sueur et de sang qu'est le créole...*»⁷.

Il est dans un moment idéologique fort où l'affirmation de nous-mêmes, l'identité martiniquaise, ne passent pas, ne passent plus nécessairement par la récitation émerveillée de la poésie d'Aimé Césaire, qui « *fait trembler la grammaire française* », comme on se complaisait, avec fierté et orgueil, à s'en glorifier.

Il y a donc 40 ans de cela, en 1979, la plongée (souvent la découverte étonnée) dans notre culture profonde passait par une reconnaissance de notre parler, qui nous avait ancrés définitivement, dans les temps difficiles de l'humiliation absolue, dans ce Pays que nous commençons à deviner, qu'il était le nôtre.

Cette langue nous environnait, s'imposait à tous au quotidien, accentuait le clivage des classes sociales, nous séparait, voire divisait le peuple, qui on le comprend, vu les pressions de la réalité dans laquelle il se débattait, vu ce qui se bousculait encore dans des têtes encombrées de faits historiques contradictoires, têtes habitées de doutes perturbants, et qui poussaient au dénigrement de soi-même.

Avec d'autres de ses contemporains (Jean Bernabé, Guy Hazaël-Massieux, F-L Prudent, Pierre Pinalie, Serge Domi, Patrick Chamoiseau, Joby Bernabé, Monchachi, Judes Duranty, Thérèse Léotin,

¹ Linguiste et créoliste martiniquais. Son honnêteté, sa sincérité intellectuelles, le disputaient à sa grande simplicité et humilité
Préface, p 9-in édition créole de *Bitako-a*, de 2018 (Caraïbedition-université)

² Editions Ramsay

³ Terme emprunté à J. Bernabé

⁴ Editions Bibliophane

⁵ www.caraibeditions.fr

⁶ Préface de J. Bernabé dans *Bitako-a*, page 7

⁷ In L'Épopée mexicaine de Romulus Bonnaventure – Raphael Confiant (2018)

Jala, Isambert Duriveau⁸, etc...) Raphaël Confiant repense la langue comme un patrimoine, donc comme une œuvre universelle, qui doit défier le temps, si on le prend en charge, si on lui donne des assises solides, et si on le préserve pour clamer son existence au Monde, et enfin le partager à *égalité* avec le Monde.

Cette voie est pleine d'embûches et le système scolaire français, *rassuré par nos élites de droite comme de gauche*, ne laisse entrevoir aucune possibilité d'ouverture vers cette langue parlée au quotidien par des milliers d'adultes et d'enfants. Interdiction, répression et autocensure aliénante⁹ sont en équilibre précaire sur une ligne rouge que certains voudraient infranchissable. Ceux qui la franchissent, et qui tombent tout de suite sous les feux redoublés d'attaques sordides, d'injures et de *makakri*, sont une minorité décidée, mais minorité malgré tout. *Yo pa ka molli* et la parution de « *Grif antè*¹⁰ », quelques feuillets *ronéotés* de petite diffusion, met en place une pédagogie pragmatique de la connaissance de la langue martiniquaise. Toutefois, plus tard, les exemples dans la Caraïbe, dans l'Océan indien et la mise en marche plus scientifique de l'étude linguistique de notre parler par des Universitaires de renom, la création de dictionnaires et de grammaires, agrègent, voire fédèrent¹¹ de plus en plus de passionnés et de militants, autour des pionniers.

Suivant en cela Joseph Zobel et « l'Atelier 45¹² », au même moment, des plasticiens (René Corail), ceux du « Groupe Fwomajé¹³ », et de « l'Ecole Negro-Caraïbes », veulent eux aussi mettre en avant des représentations de nous-mêmes, par nous-mêmes, Nous, carrefour de cultures. Anicet, Breleur et Goudin-Thébia font des allers-retours entre les Caraïbes, les Amérindiens et l'Afrique, Nivor crée les pétroglyphes, une écriture esthétique et plastique fondée sur les gravures amérindiennes et qui nous sort des représentations du Nègre des Académies occidentales, Charles-Edouard dans son travail du fer, du béton et du bois recrée un esprit qui veut se désengluer de l'assimilation ambiante. René Louise rassemble tout cela dans le concept de « *Marronisme moderne* ».

Avec des outils conceptuels et intellectuels plus récents, l'époque est donc au prolongement, et à l'approfondissement, du travail de Fanon, Césaire et Glissant, ceux qui nous ont éclairés, un temps. C'était donc une sacrée gageure pour Raphaël Confiant, les problèmes de *la graphie, de l'encodage et du lexique* étant en grande partie réglés,¹⁴ hors de la poésie¹⁵, hors du domaine politique¹⁶, mais dans le cadre de la fiction¹⁷, d'utiliser, de développer longuement notre langue pour parler de nous-mêmes, tout en essayant les nouveaux concepts linguistiques et en créant (tout comme Rabelais, tout comme Vigny, tout comme Voltaire) des mots, des expressions, des tournures de phrase, un style qui fassent entrer notre langue vraiment dans le monde de la littérature et de son environnement intellectuel¹⁸. Pour mettre en « *œuvre (notre) imaginaire langagier*¹⁹ ».

BITAKO-A et MORNE PICHEVIN.

Selon moi, le commentaire de la traduction française de *Bitako-a* nécessitait dans un premier temps la lecture du texte originel en langue créole.

⁸ Grand dépositaire de la Mémoire de J. Zobel et auteur d'un recueil de « *Proverbes créoles illustrés* » quadrilingue (créole, français, espagnol et anglais). Sculpteur sur pierre et aussi co-auteur de l'ouvrage « Lasotè ».

⁹ Notons qu'il a été rapporté que l'Université de Paris s'est fortement opposée à François 1^{er}, et à l'article 111 –usage officiel et quasi exclusif de la langue d'oïl- de l'ordonnance de Villers Cotterêts (1539) au prétexte que la seule langue qui valait était le latin

¹⁰ Dans les années 1970

¹¹ Les guerriers de la langue créole, se constituèrent en écoles, en clans, ce qui entraîna, ne le cachons pas, des luttes, qui furent rudes, inamicales mêmes, comme cela est arrivé pour l'émergence de toutes les langues.

¹² Lire de Fernand Fortuné son texte sur « Zobel et « l'Atelier 45 ». Forum à l'Atrium -2018- dont le Commissaire était Jean Marie-Louise

¹³ Voir mon livre « La Voie du Fwomajé, ou l'Art du dedans » 1994

¹⁴ Il faut bien un jour arrêter les longs débats et les controverses, pour se jeter à l'eau.

¹⁵ Gilbert Gratiant et d'autres

¹⁶ Adresses de Napoléon aux Haïtiens, de Richepanse aux Guadeloupéens

¹⁷ Il y a eu des antécédents haïtiens et guyanais

¹⁸ Le professeur Jean Bernabé parle aussi de *la nécessaire maturation requise pour l'énonciation du créole*. Id, p 8

¹⁹ Id, page 12

Ensuite, j'ai relu la version française de 2018²⁰, avec la magistrale préface déjà citée de Jean Bernabé. Enfin, l'idée m'est soudain venue, comme poussé par des souvenirs et un plaisir vieux de 30 ans de relire dans son édition créole, *Marisosé*²¹. Bien m'en a pris.

Et le Professeur Jean Bernabé a raison d'écrire (ibidem, p 40) que «*la lecture d'un texte en créole doit être vécue comme épanouissante*».

Le problème de la traduction :

Tout l'aspect idéologique de la question de l'auto-traduction de *Bitako-a*, est travaillé en profondeur, dans la préface du Pr Jean Bernabé²².

De façon originale et certainement avec le sourire au bout de la plume, le Professeur Bernabé crée le concept de «*météorologie scripturale*²³ » et confie qu'un écrivain qui fait de la traduction est un «*générateur de hautes et basses pressions* », car traduire constitue l'une des opérations qui permettent de mieux évaluer les effets météorologiques de la création littéraire ». La traduction n'est ni une métamorphose (mofwazé), ni une interprétation, ni un plagiat.

Il distingue alors le travail du traducteur de celui de l'écrivain :

«*Le traducteur procède à une double opération de transcription et de transfert inter-linguistique d'un texte écrit* ».

«*L'écrivain, quant à lui, est l'agent d'une métamorphose qui prend sa source dans un texte déjà écrit ou obscurément inscrit dans les arcanes de sa psyché de créateur* »²⁴.

Et, il ajoute, mais cela peut se discuter, que dans notre contexte socio-culturel, *la distinction entre le thème et la version ne peut plus avoir cours, car le français et le créole sont nos deux langues co-maternelles*.

Il écrit, p.46, sous le titre, «*La stratégie de l'auto-traduction : « la véritable obsession de Confiant s'agissant de l'auto-traduction se raccorde manifestement à une stratégie globale visant à inscrire le créole par procuration dans la littérature, de longue date installée, de la langue française, cette dernière fût-elle métissée.*

Plus loin, *Le souci exprimé dans les auto-traductions de Confiant, de se porter au-delà du créole actuel, en jouant notamment sur une extension de ses potentialités et de ses réalisations suffixales (amicalité... belleté... heuruseté...mauvaiseté etc) promeut l'invention de mots (...) dans une stratégie de transition vers un français appelé à devenir langue indigène de la narration. Français créolisé dont « L'Eloge de la créolité » (1988) a mis en exergue la chatoyante magie. (En définitive), les versions françaises des romans créoles de Confiant, ne sont autres que les passerelles empruntées par lui pour investir son imaginaire dans le champ d'une langue française exploitant, (dans une synergie enrichissante) le minerai créole de son sous-sol ».*

Dans sa préface de *Marisosé*, Guy Hazaël-Massieux²⁵, de façon remarquable et avec une acuité doublée de ses certitudes en linguistique et en recherches créoles, donne à la fois ses points d'accord et de divergence avec Raphaël Confiant.

De façon très savante, il nous promène de basilecte en mésolecte en passant par l'acrolecte (Confiant dans son éloge de G. H-M, 1995, dit utiliser un *pan-basilecte*). C'est dire si le choix de l'outil pèse sur la façon d'écrire et de communiquer en fin de compte avec des lecteurs auxquels il faut penser. Jean Bernabé nous prévient²⁶, il ne faut pas *insécuriser* le lecteur : «*« Divini lanng nou an, i anba loption sé matchè a, éti ki andwa woulé pou rivé matjé pawol yo adan an kanman ki obidjoul, pou ba sé lektè a an bon pal, aselfen yo pé sa rivé li liv yo dèflouz. Si pa ni lektè, pa ni liv. Si pa ni liv, pa ni literati. Si pa ni literati, kréyol ké fini pa pati an délala, jijéwè an chinpontonnng. E final di kont, si disparett pran 'y, sé an moso nou menm ki ké bay adan an sel dépotjolay ».*

²⁰ 2018- Caraïbeditions-Université

²¹ Presses universitaires créoles- 1987

²² Ibid p 44, 45,46

²³ P 44

²⁴ Page 45

²⁵ Grand linguiste guadeloupéen (1936/1993). On lira avec intérêt l'hommage que lui a rendu Raphael Confiant ,qui fut son élève, en mars 1995 (Montray Kréyol)

²⁶ P 49 de la préface précitée

Guy Hazaël-Massieux énonce lui aussi, certains principes de précaution et accepte certaines innovations, voire complimente l'auteur:

1- un auteur doit se choisir, une langue, un public, un genre. La traduction est un partage. Traduire ce n'est pas remplacer un texte par un autre²⁷.

2 - l'écrit ayant d'autres visées que l'oral, on ne peut écrire comme l'on parle, écrire ce que l'on parle, et tenter d'abolir la distance entre l'écrit et le dire²⁸.

3- il faut écrire et non transcrire. Là, il pense que Raphaël Confiant a pris – avec le basilectal-un grand risque, mais qu'il a ouvert une voie à d'autres.

4- élaborer une œuvre littéraire²⁹: c'est bien ce qu'a tenté RC : *«cela supposait l'emploi d'instruments linguistiques destinés à suppléer non seulement l'intonation, mais aussi toutes les données situationnelles qui permettent de comprendre un discours extrait de son contexte réel et en quelque sorte déplacé. Il a su aller chercher dans le parler soutenu des paysans les articulations que l'oral ordinaire omet parce que l'intonation y supplée»*.

Car, traduire c'est connaître une langue mais aussi **la vie des gens**. C'est pourquoi il est nécessaire de réussir à garder le même rythme et le même temps dans l'œuvre de traduction³⁰.

5- GH-M, reconnaît les fossés franchis par RC : *on peut admirer le talent de l'auteur pour montrer le décalage entre le parler de ses protagonistes et la révérence qu'ils manifestent pour ce français dont ils rêvent, dont ils n'usent pas et qui sert à les confiner dans leur situation marginale.*

6- GH-M met en garde contre la tentation de trop grands néologismes.

A la lecture et à l'écoute de André Markowicz³¹, on peut noter quelques difficultés que rencontrent les traducteurs et auxquelles Raphaël Confiant a été confronté:

D'abord, le traducteur doit prendre, parfois, le risque *de mal traduire* pour rendre compte de l'autre culture sans trahir le texte. La traduction tient de la langue et de l'environnement culturel. Traduire, c'est faire partager sa propre lecture.

G.H-M souligne justement que dans son travail: «Raphaël Confiant en choisissant le *basilectal*, parle d'un monde homogène, un univers qui vit naturellement en créole

Traduire, ce n'est pas remplacer un texte par un autre, car il y a un monde culturel derrière chaque culture, chaque situation, il y a des sous-entendus qu'il faut révéler.

La traduction est forcément problématique. Il n'y a pas d'objectivité dans une traduction, mais cela ne signifie pas que l'on écrive ou dise n'importe quoi.

On ne peut traduire une langue dans l'absolu et on emmène donc le lecteur entre deux mondes, assure A. Markowicz. Mais, selon moi, en écrivant directement en créole, ou en s'auto-traduisant, Raphaël Confiant, ne nous emmène pas dans deux mondes³², ne nous fait pas vivre entre deux mondes. C'est bien le même monde que nous connaissons tous.

Tous ces développements pour dire que l'on ne peut s'ériger en écrivain créole, parce que l'on parle et vit en créole. La littérature à venir, et qui se développera, doit s'appuyer sur une belle rigueur, tout en séduisant les lecteurs. Car il y va de la lutte contre la décréolisation, comme l'a souligné le Pr Jean Bernabé. Nous sommes en présence, même si elle est encore jeune, d'une vraie langue. Je me souviens de la surprise d'une jeune élève au CES du Marin, où j'ai exercé en 1970/73, qui étonnée et ravie en même temps, s'écria : *« Mais, Monsieur, en créole aussi, il y a un sujet, un verbe et un complément »*. Depuis ces années, un beau chemin a été parcouru. Rien n'est perdu.

²⁷ A. Markowicz

²⁸ P 7 de l'introduction

²⁹ P10

³⁰ A. Markowicz

³¹ -L'appartement, entretien journal Le Monde (16/03/2018) et entretien avec Médiapart

³² C'est tout le problème de A. Markowicz qui traduit du russe en français.

Les lectures des romans de Raphaël Confiant :

Dans toutes ses œuvres, mais surtout les premières, R. Confiant installe et réinstalle, crée et fait vivre, visite et revisite, dans une sorte de stabilité, d'intemporalité, de suspension du temps, des personnages, des vécus et des paysages pour mieux faire passer le chaos, les hésitations, les abîmes, les débâcles, les incohérences, les gâchis, la discorde, la démesure, le manque de scrupules, l'égoïsme et le désenchantement. Les personnages semblent enfermés dans une mentalité historique figée dans un temps historique qui, lui, évolue au fil des pages.

Dans le commentaire que j'ai fait de « L'épopée mexicaine de Romulus Bonnaventure³³ », je mettais en garde le lecteur : « *Le texte bref qui introduit le premier cercle, interpelle le lecteur antillais. En effet, le chemin est balisé pour la lecture qui va suivre. De quoi sera-t-il question ? D'une plongée dans notre histoire. Comme du déjà lu. Du déjà convaincu. Ce parcours fléché, nous fait craindre d'emblée de devoir tourner vite certaines pages. En même temps, nous donne l'espoir de revivre notre histoire de façon nouvelle, soit par la mise en situation, soit par la force et l'originalité du récit, et enfin par l'esthétique de la narration. Nous espérons une nouvelle face du talent de l'auteur. Sinon, le lecteur qui suppose ce parcours historico-littéraire familier, craint une lassitude dans une répétition d'actes, de faits historiques largement déjà développés ailleurs dans la littérature, et par Raphaël Confiant lui-même.*

Mais à la lecture de l'analyse d'un auteur mexicain, j'ai compris que la série de traits, de personnages, de situations, de comportements qui se répètent « jettent des ponts entre les œuvres ». *Quand on les retrouve de livre en livre, comme il a été écrit pour les personnages de Volpi³⁴, « (...) une anticipation se met en place chez le lecteur (...), et la tension dérivée de l'incertitude se déplace du « qu'est-ce qui va se passer ? » à « quand ? » ou « comment ? » cela va se passer (Baroni, 2001 : 276-277). Ainsi, bien qu'une partie de l'histoire puisse être anticipée avec une certaine marge de certitude, le suspense demeure. Puis, il est expliqué également que, même dans les cas de totale répétition, lors d'une relecture par exemple, la charge émotionnelle pouvait perdurer, mais elle tenait alors au plaisir du retour d'un élément connu. De la répétition (des personnages etc...) se dégage une homogénéité qui fait l'unité dans chacun des romans, en tant que contenu latent actualisable uniquement en fonction de la connaissance encyclopédique que peut avoir le lecteur de l'œuvre³⁵. ».*

C'est exactement ce qui se passe avec tous ces personnages qui vont et viennent, reviennent avec des noms et des prénoms avec lesquels nous nous sommes familiarisés, et le concept développé plus haut nous explique pourquoi nous ne nous ennuyons jamais à la lecture et à la relecture des romans bien typés et codés de Raphaël Confiant. Cette «*Comédie Humaine*» nôtre, qui défile sous nos yeux tout le long des récits et qui offre la vision afarélienne de notre Histoire en devenir, nous la jouons inconsciemment, quand des événements ou des souvenirs du temps de la fondation, se dévoilent, se révèlent, nous gênent, nous frappent, rarement nous rassurent, font irruption derrière les mots, derrière les paysages, devant l'immensité de l'horizon bleu.

Et Raphaël Confiant n'aime pas que nous jouions à cache-cache avec l'Histoire. A lire et relire ces récits profondément ancrés dans notre douloureux et difficile parcours, on ressent d'abord, et la langue renforce ce sentiment, qu'il y a un désamour profond entre lui et nous. Comme un fossé infranchissable d'ouvrage en ouvrage. Comme une rencontre impossible avec lui, tant il nous massacre, nous avilit nous rabaisse, à la fois dans le style, le déroulé des histoires et le délire ou les espoirs *malpapaye* de ses personnages. Ou encore dans ces situations inextricables qui les mènent dans des impasses qui nous brisent le cœur, ou encore qui nous mènent dans des labyrinthes tortueux de l'âme où leurs cris et leurs souffrances ne trouveront pas d'issue.

Raphaël Confiant nous enchaîne au brouhaha de la vie, aux descentes aux enfers, aux rares éclaircies dans un ciel nuageux, à la débrouillardise, à la trahison, à la philosophie de l'abandon, vers les

³³ Mercure de France- Avril 2018

³⁴ Jorge Luis Volpi Escalante, né le 10 juillet 1968 à Mexico, est un écrivain mexicain

³⁵ Cela est évident dans Bitako-a et Marisosé

chemins vers l'amoralité et le *m'en sen fouté pa mal*, vers l'égoïsme foncier assumé pour la survie, vers la solitude devant un mur sur lequel on bute en permanence, car la vie n'est pas la vie, car les rêves se transforment souvent en cauchemars. Pourquoi, parce que c'est nous, le peuple, qui parlons. Raphaël Confiant a le mot juste, l'intonation juste, l'expression populaire de la campagne ou de la ville qui convient.

En 1979, l'auteur est en pleine création d'un genre littéraire nouveau et l'on sent parfois la jubilation dans l'écriture quand il réussit des tours de force dans des descriptions et des situations qui font vrai. Oui, c'est bien une langue qui permet des échanges et qui se décline en plusieurs niveaux. Quand ses personnages se rencontrent En-Ville, venant de tous les coins de la Martinique, ils possèdent, leur langue et leur langage, ces biens précieux communs, à des nuances près, qui les rend propriétaires d'une histoire, qui leur permet de forger un vivre-ensemble, de se reconnaître comme d'une terre et d'un patrimoine.

Bie sûr, et Raphaël Confiant ne remise pas ce fait dans un coin de page, ils ont en permanence en tête la langue du maître, la belle langue française du Maître. Oui, selon les Mulâtres et les Maîtres d'école, pour les besoins de l'administration aussi, il faut la posséder, même en tombant dans ses ornières. Mais cela empêche-t-il à nos héros afaréliens d'exister ? NON ! Ils sont bien là, actifs, présents sur la scène du Pays, dont ils ne savent pas - même confusément- qu'ils le construisent jour après jour, pas après pas³⁶. Pas le temps d'y penser, car le faire ce serait déjà construire l'avenir. Or, la vie se cueille au jour le jour, la joie se ramasse au petit bonheur la chance, la peine se pleure, le soir sous les toits en tôle percée que la pluie traverse.

L'amour, on n'y croit guère. Les corps s'effleurent se touchent, se mêlent, se vendent, tout cela dans un désordre de l'esprit qui nous confond. Qui parfois nous fait mal. Et pourtant quand on écoute les anciens, parler de Aubéro ou des Quarante-quatre marches ou de la Cour Fwiapin, il y a beaucoup de vrai dans les récits de Raphaël Confiant. Nous devons accepter cette part « brut » de nous-mêmes, comme les Français ont accepté la part de déchéance humaine, de calculs sordides et de brutalité bestiale, qui parcourent les œuvres de Victor Hugo, de Zola et de Balzac.

Peut-on, doit-on regretter, toutefois que dans notre cas, c'est le destin, le projet divin que Raphaël Confiant sème partout dans son œuvre et singulièrement ici dans *Bitaco-a* et *Marisosé*, en s'appuyant sur la malédiction de Cham ? Malédiction écrite par des hommes, sélectifs, qui ont rédigé un ouvrage religieux de grande référence, dans lequel Dieu est bon, et aime toutes ses créatures, mais a l'œil sur tout. Je n'ai pas compté le nombre de fois, où les mots déveine, méchanceté, laideur, mauvaiseté, malédiction, sont directement rattachés à la « noirceur » ou à la trahison.

Mais ces termes, qui de livre en livre, ne donnent aucun espoir à la majorité, ne viennent pas seulement du narrateur, mais des protagonistes principaux de ces livres à plusieurs voix, qui ont très souvent intégré, assimilé, légitimement assimilé, ces mensonges humains et non divins, clous enfoncés, dans notre misère la plus profonde, à coup de triques, de rigoises, et de prières chrétiennes, ou de prétextes civilisationnels.

Les personnages sont vraiment imprégnés de ce dogme et ce sont ces certitudes qui se transforment en *leur* péché originel et les dressent les uns contre les autres. Pour sortir de ce projet-là de Dieu, certains, quitte à s'abaisser et s'avilir davantage, frappent à d'autres bonnes portes et lorgnent vers d'autres vecteurs de commiseration. Ce dogme du péché et la mise à l'écart de Cham, se voudraient presque comme, un paravent, une excuse, une justification, un prétexte, une défense de nos turpitudes et de notre manque de courage parfois. C'est Dieu qui l'a voulu³⁷.

Raphaël Confiant est impitoyable et nous sommes très près, parfois, de rejeter *ces héros de la déveine*, dans lesquels nous ne voulons pas reconnaître ceux qui nous ont précédé, voire nous reconnaître en eux.

³⁶ In préface de « Marisosé », cité par G. Hazaël-Massieux, p 5 : « En somme les limites de cette culture originale, singulière, venaient surtout du fait qu'elle était ignorée, méprisée, niée. Mais elle n'en demeurait pas moins présente, objectivement ». Dr H. Bangou, Guadeloupe

³⁷ P111-MP) : « Le diable a chié le Nègre en volant »

ADELISE, ou le résumé de la pensée afarélienne.

Adélise a quitté la commune du Gros-Morne, centre intérieur du Pays, pour venir habiter l'En-Ville, au quartier Morne Pichevin, chez une tante, occasionnellement voir son père, dont elle a eu l'adresse.

Il lui arrive *tout* ce qu'invente, en 1979, Raphaël Confiant pour camper ses personnages. Elle est le réceptacle des malheurs du passé, du présent et de l'avenir. Elle accumule toute la charge qui pèse « *sur ceux qui ne s'aiment point* ». C'est une négresse en *délala*.

Mais son arrivée dans l'ouvrage est à la fois plein d'éclats, d'outrance, mais aussi de sympathie. Il fallait à Raphaël Confiant, un personnage, en l'occurrence une femme³⁸, pour tenter de redresser le cours de cette Histoire mal partie, et contrer ce destin écrit dans les Ecritures de l'Occident et qui nous assigne le dernier rang.

Ce quartier mal famé du Morne Pichevin, décrit par l'auteur à la manière de Victor Hugo, est une sorte de Cour des Miracles, est un repère de bandits, un lieu de survie, un lieu de toutes les folies et trahisons, où l'on se réveille avec l'odeur du sang non encore séché de crapules assassinées ou blessées. Mais paradoxalement c'est aussi un lieu d'accueil et de solidarité pour ceux qui viennent de loin et ne savent pas bien encore se positionner face à la culture et au mouvement incessant de l'En-Ville³⁹.

Elle va y rencontrer Homère, qui, lui, vient de la côte atlantique, né dans un quartier de la campagne de la commune du Lorrain.

Bien que son grand-frère, Servius, a dit haut et fort, conforté par sa mère, « *nous sommes pauvres (à la campagne), mais nous sommes libres. Nous ne servons pas de serpillère aux nantis* ⁴⁰ », il est venu tenter sa chance, venu voir les lumières et s'asseoir dans une vie plus facile de cet ailleurs, dont on disait tant de bien. Et de rencontres en rencontres, d'espoir en désespoir, les promesses de l'En-ville ne viennent pas à lui, l'amitié est aléatoire et sous condition, l'égoïsme partout avec seulement quelques lueurs au loin, trop loin pour en bénéficier et éclairer une vie. Même sa relation de couple avec Adélise, ne le comble pas et sa frustration va aller grandissant jusqu'au rejet total des cadences, des mœurs, des laideurs⁴¹ qui l'entourent.

Le chapitre 11, est le seul dédié entièrement à Homère et sur lequel se termine l'ouvrage. Il lui revient l'honneur ou le malheur de conclure, ce qui a été expliqué, résumé, décrit et prédit dans le chapitre 1.

Homère, *an brav boug*, n'a pas su décrypter « *la grammaire du silence* » « *et le solfège des songes* ⁴² ». Il s'est laissé dévorer par l'En-Ville, asphyxier par la peste des *ruelles méphitiques* du cloaque, qu'est Morne Pichevin. Il a été piégé dans les calculs sordides des hommes et des femmes, qui y ont perdu leur innocence, et qui ne se voient pas sombrer dans une folie collective, qui leur fait perdre leurs repères et le sens de la solidarité d'avant. Il décide de sa fin. Courage, peur, lâcheté ? Il a voulu revenir au néant, lui qui, pourtant, un jour, a lancé à Adélise, qui sortait d'un *vieux* rêve, « *tu es trop jeune pour penser à la mort* ⁴³ ».

Tout ça, Adélise⁴⁴ le sait, le vit, l'appréhende aussi, mais c'est tout l'espoir de chaque devant- jour, embellie par le chant du pipiri qui va la tenir éveillée, car *fanm sé chatenn*. Ou comme il est écrit à la page 56 (Morne Pichevin) on peut l'assimiler à « *une femme cathédrale* ».

Adélise analyse, comprend et fait face à tout cela.

En réalité Adélise porte le récit, en *fanm jock*, elle en est l'observatrice. Elle est le témoin qualifié du drame qui enfle sous les mots qui avancent, lourds, de ligne en ligne, de page en page Et pour bien nous faire comprendre qu'elle a une place privilégiée et qu'elle *est sa préférence à lui*, l'auteur structure de façon précise chaque chapitre.

.

³⁸ L'auteur fait-il sien, ce dicton bien de chez nous : *Fanm sé chatenn, nonm sé fwiapin dou* ?

³⁹ Fort de France

⁴⁰ P 66, Morne Pichevin

⁴¹ P 74- « *la laideur est la mesure du monde* », dit Adélise

⁴² MP, page 9

⁴³ P. 91 (NEANT)

⁴⁴ Qui a une certaine idée d'elle-même, et un sacré caractère (p109 -épisode de Trénelle-MP)

En effet, la composition même de l'ouvrage (car R. Confiant ne laisse rien au hasard) est là pour nous donner raison, ou témoigner de la stratégie littéraire de l'auteur-complice.

Les dix premiers chapitres sont occupés quasiment en totalité par Adélise qui y fait irruption à tout moment : L'auteur la fait parler, parle d'elle, et sa prise de parole est essentielle. Et Homère n'a qu'elle dans ses pensées.

Ces chapitres sont divisés en deux parties. L'une narrative où interviennent le récitant et les principaux protagonistes. L'autre, « *Lexique intime d'une négresse en chimères*⁴⁵ », est consacrée au dit d'Adélise⁴⁶ qui va définir sa vie et ses projets dans la création d'un lexique. Ce lexique n'a que 34 mots, et commence par «Alphabet» pour se terminer par « Water ».

Elle éprouve donc la nécessité, pour sortir de la marginalisation, d'avoir besoin, non d'un *diktionè anglé*, mais d'un, bien français. Et elle a choisi son vocabulaire. Choisir ses mots, c'est choisir une vie, c'est pouvoir décrire un destin, c'est vouloir résoudre une problématique. Ces mots sont ses préoccupations et les enjeux de sa condition, voire de la condition humaine à Morne Pichevin.

La rédaction de son dictionnaire est une véritable prise de parole. En décidant d'écrire son dictionnaire, elle décide de prendre la parole, une libération. Elle s'interroge sur elle-même. Une véritable révolution dans un monde où tout le monde n'a pas encore le droit de parler. Je reprends Michel de Certeau⁴⁷ : « *Vouloir se dire, c'est s'engager à faire l'histoire. J'existe. La prise de parole est à la fois refus, protestation et droit à l'existence* ».

Il arrive que certains mots soient orthographiés en créole (ex. Sinéma pour Cinéma). Chaque mot est le prétexte à l'écriture d'un petit essai. Car il ne fait pas seulement l'objet d'une définition, mais de commentaires et de réflexions sur l'ensemble de ses préoccupations, et est en relation avec son ambition et ses projets.

Cette occupation remarquable de cette partie du texte par Adélise est inattendue et émouvante. Et il nous tarde d'arriver dans chaque chapitre, au « *Lexique intime d'une négresse en chimères* », et de découvrir quels mots elle a choisi de nous faire partager. Car au fond, elle s'y livre et nous ouvre grand une fenêtre sur sa personnalité. Elle se met à nu. Nous faisons mieux connaissance. Ses préoccupations sont précises. C'est comme si avec eux, elle enregistrerait un par un les obstacles de la vie, physiques, spirituels, culturels, voire philosophiques qui se dressent devant elle, et dont elle a parfaitement conscience. Nommer ces obstacles, c'est en prendre conscience, c'est les rendre visibles pour mieux les combattre ou s'en servir, le moment venu, comme outils pour atteindre son but.

C'est à travers ses mots de prédilection, dont certains savoureux, que l'on comprend qui est Adélise.

Dans sa lettre du 6 avril à M. Jean (p 49) elle s'exprime dans une forme, remarquable, et fait magistralement le point dans un français précis, une langue presque fleurie. Elle voue une reconnaissance éternelle à ce M. Jean, qui l'y a initiée. Sur le fond, la quasi maîtrise de la langue lui permet d'aborder des sujets complexes, comme le niveau de langue, le problème de la vérité des mots dans la pratique de nos deux langues, la force des mots pour l'asservissement et la manipulation, les mots-poisons.

Les mots sont des idées, elle le comprend aussi et nous donne sa vision des choses dans cette belle lettre à monsieur Jean (MP, p 49). Certains mots apportent ou construisent les ségrégations. Et tous les mots, donc l'essence même de la condition humaine, dit-elle à monsieur Jean, ne sont pas dans le Larousse. La vie est aussi ailleurs et chacun, selon le moment de vie, invente ou habite les mots de sa douleur ou de son bonheur.

Adélise n'est donc pas si en *delala* que ça, comme voudraient nous faire avaler, ceux qui restent les pieds englués dans la boue et sont persuadés que « *Nèg ni mové manniè* », et qui croient mordicus, que (p 28) « *Les nègres n'ont pas de chance, non* ».

Nous devons noter une différence de logique alphabétique dans les deux versions :

⁴⁵ « En créole : « *Pawol fondok-tje an negres ki an delala* »

⁴⁶ Qui se sent porteuse d'une savantise (MP, p112)

⁴⁷ La Prise de Parole, M. de Certeau (ed. Desclée de Brouwer, 1968)

Dans l'original créole le mot « LAVI » apparaît – chapitre 10, page 152) – après T (Terres-Sainville. Il en va de même pour DWATI⁴⁸ (même page).

On pourrait penser qu'Adélie répare un oubli. Qu'elle se souvient soudain que ces deux mots qui dans cette vie terrible sont opposés, doivent nécessairement figurer, même à une mauvaise place, dans son lexique.

Mais dans la traduction française, Adélie – ou l'auteur- (p 136), reclassent Vie et Vertu dans l'ordre normal du Larousse, qu'elle a reçu en cadeau de son amant, monsieur Jean.

Pour Lavi, il n'y a pas de développement ou de définition. Elle pose juste la question de savoir *si elle vaut la peine d'être vécue*⁴⁹ : on s'attendrait au contraire, à tout un développement-conclusion, puisqu'elle est bien la problématique centrale du livre : Lavi dans l'En-ville. Soit qu'elle pense nous avoir déjà tout dit là-dessus et que nous avons compris, soit qu'en posant tout juste cette question, elle vit dans la tête de l'homme, Homère, avec qui elle a plus ou moins partagé un moment de sa vie. Ce n'est alors plus une question, mais une prémonition.

Water (p 137) est bien le dernier mot de son dictionnaire, avant de donner une dernière fois, au chapitre 11 (*ronze*, le jeu de hasard, *alea jacta est*), la parole et le clap de fin à Homère.

Pour ce mot anglais dans son dictionnaire créole, Adélie va s'étendre et se répandre dans une histoire abracadabrante, dont nous retiendrons que la merde, qui ne s'évacue pas et qui enveloppe de sa pestilence, le Morne Pichevin, et qui est « *comme notre vie...oui, comme notre vie à nous...* ».

Un mot nous a surpris, « Silence⁵⁰ », (page 125).

L'œuvre afarélienne est un bruit permanent, un sèl charivari, un grand désod, un immense vacarme. An voucoum *san manman*, et dans les têtes et dans les actes et dans les relations. La paix n'est pas aux frontispices de son œuvre. C'est pourquoi nous avons apprécié une onde douce, une mer calme qui est venue lécher les rivages de l'île.

Notons le vrai travail de traduction opéré par R. Confiant, et qu'approuverait Marcowitz, c'est-à-dire retrouver et offrir une culture : En français, p 125 : « *Comme si le nègre avait une peur panique du silence* ». En créole, p 144 : « *konsidiré Nèg-la pè péla kon Djab pè dlo bénit* »

Quand Adélie retient pour son dictionnaire le mot « Silence », c'est qu'elle découvre soudain qu'elle est environnée de bruits. Elle entend autour d'elle, la fureur, le tapage, les musiques et tambours de l'En-Ville, amplifiés par les comportements sonores des adultes et des enfants, et regrette de ne « *pouvoir se réfugier en une seconde, dans son for intérieur pour calculer la trajectoire de son existence* ».

Le bruit qui l'insupporte au quotidien, et qui sourd plus profondément est celui, en vérité, collectif, d'une grande douleur, d'une grande souffrance et l'incapacité écrite, prédestinée, à ne pas s'en sortir ensemble. C'est pourquoi nous désespérons, malgré Adélie, qui veut nous reconforter, de trouver un jour, dans l'œuvre afarélienne des moments de paix, de silence, de *péla*.

Tout en reconnaissant que bruits et musiques⁵¹ font partie de notre vie, elle confirme *qu'elle a un grand besoin de silence*. Et sa conclusion de son petit essai sur le mot est magistrale : « *J'aime les livres, car ils sont des antres de silence* ».

Mais son bonheur intérieur, elle sait le décrire aussi en ajoutant à son lexique le mot Pipiri⁵² (p 102 français, page 127 créole).

La présence musicale, poétique de cet oiseau *matitunal* lui manque tant, que son arrivée au Morne Pichevin est une renaissance intérieure pour elle, qui est moquée par les autres qui pensent, qu'elle a des hallucinations, que le pipiri⁵³ n'est que dans ses rêves. Mais justement, c'est ce que ceux qui restent terre à terre avec leur quotidien délabré, fait de laideur et de routine ne comprennent pas. L'idée même de cet oiseau dans sa tête est un espace de libération du corps et de l'âme. Capter en songe, ce premier bonheur du jour est une vraie libération des mensonges, c'est l'effacement dans sa

⁴⁸ Vertu

⁴⁹ « *es sa vo vréman lapenn viv li ?* »

⁵⁰ « Péla », en créole, p 144

⁵¹ -lire J. Attali : Bruits

⁵² -oiseau qui annonce le devant-jour

tête, un temps, des lames de couteau et autres bekmè⁵⁴ en usage dans des combats fratricides Elle vit et vise un ailleurs, où elle plane et jouit d'autres choses plus en connexion avec l'esprit : « *l'oiseau pipiri existe. Je m'embarque sur les ailes de son chanter et m'envole très haut dans le ciel. Si haut que j'ai l'impression de déshabiller mon corps et d'atteindre l'heureuseté totale* »⁵⁵.

Adélie est donc un personnage dont on oublie vite les frasques, les choix de vie, les stratégies de survie, les ruses amoureuses, le toupet, car elle a un projet qui la dépasse et elle le sait. Mentir, oui⁵⁶ et elle l'avoue, car les femmes possèdent un atout que n'ont pas les hommes. Le mot « Femme⁵⁷ » est l'occasion pour elle d'affirmer que les femmes peuvent mener deux vies à la fois, des années durant, à l'insu d'un compagnon. Et elle philosophe ainsi, « *Deux vies, cela signifie deux langues, deux mémoires, deux sensibilités, qui jamais ne s'entremêlent ni même ne s'effleurent, sinon, à cet instant-là, tout le monde s'écroule net autour* ».

Elle est à contrecourant, indépendante, mais dans le chemin tracé par l'auteur, pour ses héros positifs et qu'il aime avec tendresse et le sourire aux lèvres, les yeux rieurs et pétillants de malice et la plume alerte et inventive. Son audace nous la fait aimer, car elle est consciente, non seulement de l'énormité de la tâche, mais aussi des railleries dont elle est ou sera l'objet, car dans sa condition, on ne peut exister (*caca chien*), voire bâtir un projet et être maître de ses choix. On ne doit pas avoir d'avenir. Elle est pourtant une clé. Mais, où est la bonne porte qui ouvre sur la vie qu'elle rêve ?

La tendresse, la compréhension de Raphaël Confiant pour Adélie, dont il est le complice en élévation de l'âme, sont ici évidentes. Le lecteur les partage⁵⁸. Nous pourrions avec facilité et condescendance, vouer cette femme aux gémonies, si nous ne comprenions pas que ses postures, ses actes, sa parole, sa volonté d'apprendre, sont autant d'éléments opposés parfois, complémentaires assurément et contradictoires en vérité, de sa quête (égoïste ?) de liberté. C'est pourquoi, nous l'élevons en héroïne de l'œuvre, elle qui, confusément certes, mais avec persévérance et opiniâtreté, veut trouver, seule, en rusant avec la vie et ses semblables, un chemin pour trouver sa place dans la société. Nous devons aujourd'hui comprendre ces femmes (et hommes) qui finalement par des voies détournées, se sont positionnés à côté des textes, peut-être pas tout à fait dans l'esprit des textes, mais pas contre les textes⁵⁹, et ont réussi à vaincre l'adversité et les préjugés, pour tenter d'esquiver l'épée de Damoclès de ce fameux destin⁶⁰ qui plane sur leurs vies. Adélie, *en final de compte*, est un archétype, elle est comme un exemple, un modèle, une figure de proue, pour les *personnages-femmes* à venir, dans les 40 ans de littérature afarélienne qui vont suivre.

Fernand Tiburce FORTUNE
Ecrivain, essayiste
Ancien Président du « Groupe Fwomajé ».
Ducos, le 08/04/2019

⁵⁴ Arme redoutable

⁵⁵ En créole : p 128 : « *Man ka batché asou zel chanté'y ek man ka pwan lavol wo nan siel-la. Si-telman wok i man ni lenprésion man pa ka viv adan kó-mwen ankó ek man rivé an koté ki ni ayen ki bonnè total-kapital* »

⁵⁶ Au tout début du Cahier, Césaire écrit : « *Et aussi calme qu'une femme qui ment...* »

⁵⁷ MP, page 60

⁵⁸ Faut-il aller jusqu'à l'admiration ?

⁵⁹ Nous nous croyons si malins.....

⁶⁰ On lira avec intérêt les pages 128 et ss dans « L'école aux Antilles françaises », de Sylvère Faraudière.